

KINZLEY, W. Dean. *Industrial Harmony in Modem Japan. The Invention of a Tradition*. New York, Routledge, Chapman and Hall, Inc., 1991,208 p.

Thanh H. Vuong

Volume 24, Number 1, 1993

Migrations et relations transnationales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703150ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703150ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vuong, T. H. (1993). Review of [KINZLEY, W. Dean. *Industrial Harmony in Modem Japan. The Invention of a Tradition*. New York, Routledge, Chapman and Hall, Inc., 1991,208 p.] *Études internationales*, 24(1), 235-237.
<https://doi.org/10.7202/703150ar>

tutions politiques, puisque celles-ci sont considérées comme l'instrument de l'une ou l'autre faction. Regaud reconnaît lui-même que «le clientélisme et la fragmentation du pouvoir sont des phénomènes bien connus dans l'histoire du Cambodge» (p. 103) et que «la situation [au Cambodge] illustre également la fragilité du processus démocratique dans un pays dépourvu de traditions en la matière» (p. 385).

Cette fragmentation du pouvoir résulte d'une série de facteurs, allant de l'influence du bouddhisme jusqu'à la dislocation sociale causée par la colonisation française, que Regaud aurait dû étudier. Comment croire, dans ces conditions, que les Nations Unies vont réussir à instaurer des institutions démocratiques au Cambodge dans les prochains quinze mois? Et comment croire, que les factions cambodgiennes établissent présentement des stratégies basées sur le respect du jeu démocratique? Lorsque Regaud affirme par exemple que «le calcul des Khmers rouges consiste à retrouver une 'honorabilité' politique à travers l'élection de quelques-uns de leurs représentants lors du scrutin qui devrait avoir lieu en 1993» (p. 384), il est probablement dans l'erreur. Il devient de plus en plus évident que les Khmers rouges visent en fait à utiliser le processus de paix pour reconquérir de larges territoires dans les régions rurales du Cambodge. Le contrôle de ces territoires leur permettra d'être assez puissants pour menacer par la force les autorités de Phnom Penh. Si on tient compte seulement de cette question, c'est-à-dire si on oublie d'autres problèmes

comme celui de la corruption généralisée qui empêche en ce moment l'ONU de mettre en place des structures politiques stables, la situation au Cambodge prête beaucoup moins à l'optimisme que Regaud ne semble le croire.

Néanmoins, cet ouvrage demeure remarquable et mérite d'être lu par tous les spécialistes du Cambodge.

Pierre LIZÉE

*Département de science politique,
York University, Toronto, Canada*

KINZLEY, W. Dean. *Industrial Harmony in Modern Japan. The Invention of a Tradition*. New York, Routledge, Chapman and Hall, Inc., 1991, 208 p.

Comme le mythe d'un «instinct maternel» qui a été inventé (Élisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XII^e siècle-XX^e siècle)*», 1980, Flammarion, Paris) par une bourgeoisie capitaliste européenne naissante pour avoir beaucoup d'enfants alimentant ainsi une réserve de main-d'œuvre abondante et disponible à bon marché, l'harmonie industrielle est une invention du capitalisme japonais afin d'assurer une paix sociale nécessaire aux opérations «à flux tendus» ou «à stock nul» permettant ainsi une immobilisation au niveau minimal en même temps qu'une rotation maximale et fluide des ressources financières, humaines et matérielles dans l'adaptation aux besoins pour une plus grande productivité. Le sous-titre du livre de Kinzley est plus éclairant que le titre lui-même sur ce phénomène singulier au Japon

moderne et général à tous les nouveaux pays industrialisés d'Extrême-Orient dont la Chine est la métropole civilisatrice.

En effet, l'harmonie industrielle, à la manière japonaise contemporaine, est à la conjonction de trois grandes voies : les valeurs confucéennes, le shintoïsme – comme religion nationale et nationaliste du Japon fondée sur un vague animisme inconsistant de génies et de dieux (kami) – et la relation vassal-suzerain, en un contrat moral tacite entre gouvernants et gouvernés, fondée sur des droits et devoirs d'assistance, d'obéissance, de loyauté et de bénévolence mutuelles. La bénévolence (du latin *bene volens* : vouloir du bien) où la volonté de faire du bien n'a pas, ici, été pervertie en bienveillance condescendante et dévoyée en bénévolat ; c'est une valeur confucéenne qui assure et préserve l'harmonie à l'intérieur et entre les trois ordres : le Ciel, la Terre et la Société des humains. Par ailleurs (*«Études Internationales»*, vol. xxii, n° 3, septembre 1991, pp. 551-575), j'ai proposé, pour interpréter le succès commercial et financier des pays d'Extrême-Orient, la primauté de la socialité confucéenne dans les stratégies technico-commerciales en général et, en particulier, dans l'harmonie industrielle du Japon moderne.

Ce petit livre (190 pages) de Kinzley est rafraîchissant et modeste tout en étant un puissant décapant pour nettoyer un certain nombre de malentendus quant à la «culture corporative» des entreprises japonaises. Il se compose de cinq chapitres d'environ vingt-cinq pages chacun.

Le premier chapitre traite de la société – aussi bien celle où les membres sont des citoyens que celle où les membres sont sociétaires – comme une communauté morale et de la fabrication d'un mythe, en un panorama historique. Le modèle industriel au tournant du siècle fut évidemment l'Angleterre pour les conditions de travail et la protection sociale. Les Japonais, en contraste, continuaient à adhérer à la tradition artisanale connue sous le nom de «Compagnons de France» et de «Franc-Maçonnerie» chez les artisans français. C'est-à-dire que ces artisans se déplaçaient de métiers en métiers et de maître en maître pour perfectionner leurs talents et privilégiaient la coopération. La protection sociale se fondait sur l'entraide mutuelle dans cette tradition artisanale.

Les chapitres deux et trois parlent de la fondation du «Kyôchôkai» (25 décembre 1919) et de sa vision de la société industrielle au moment des agitations sociales en Europe et de la révolution bolchévique en Russie.

Le «Kyôchôkai» est une idéologie de co-opération du capital et du travail à la fois dans l'égalité et dans la différence. Il résulte de l'effort d'intégrer le nouveau prolétariat urbain dans l'ordonnancement social pré-existant, en dehors du schéma marxien de la lutte des classes et du schéma keynésien trade-unioniste de l'État régulateur. La paix sociale dure tant que dure le respect du contrat moral qui lie le patronat, le syndicat et le gouvernement sur la base de bénévolence, de loyauté et de courtoisie mutuelles. Ainsi, au Japon, cer-

taines grèves présentent l'aspect de représentation théâtrale d'une confrontation symbolique sans nuire à la productivité. Les grévistes sont à leur poste de travail et portent un brassard qui indique leur rôle, comme les acteurs du théâtre classique un masque; la rue devient une immense scène où serpente le féroce dragon des manifestants canalisés par des policiers déguisés en «samourais» défendant l'ordre et la propriété contre des «pirates». Le concept-clé dans la formation du «Kyôchôkai» se rapporte à la politique sociale (shakai seisaku) d'éducation, d'emploi, de logement, de santé, etc.

Les chapitres quatre et cinq se rapportent à la création d'une société neuve, nouvelle et novatrice et à la crise de la communauté morale avec le «mouvement industriel patriotique» pour soutenir l'effort de guerre du Japon dans les années 30-40.

Plus intéressant encore, peut-être, est le postface (pp. 145-150) où l'auteur s'est offert quelques réflexions d'historien sur l'invention d'un mythe (muthos: fable) dans la re-structuration d'un récit à partir de quelques fragments du passé et dans le re-ordonnement des valeurs et des idéaux de la communauté nationale pour répondre aux nouveaux besoins et pour résoudre de nouveaux problèmes. C'est un langage réconfortant et des attitudes sécurisantes d'un passé idéalisé qui est mobilisé pour assurer la continuité et donner du sens à un présent incertain. On se souvient des ressources du «vent divin» (kami-haze ou kami-kaze) qui, selon la légende, a dispersé la flotte d'invasion mon-

gole et qui est re-utilisé et mobilisé en 1945 à l'encontre de la flotte américaine.

Enfin et non le moindre, ce livre dresse le contexte culturel et historique qui donne sens aux activités commerciales, financières et industrielles du Japon moderne. L'auteur de ce livre, W. Dean Kinzley, est professeur d'Histoire du Japon à l'Université de Caroline du Sud. Il resterait un chapitre à écrire sur la crise des années 80-90 provoquée par une grande et rapide réussite économique et par l'arrivée massive des femmes dans la vie publique.

En résumé, c'est un livre honnêtement ficelé et précieux, sans être un monument intellectuel, pour mieux comprendre l'harmonie industrielle et approfondir l'ontogenèse de cette arme secrète et capitale de l'économie japonaise. Sa lecture éviterait à des hommes et des femmes politiques de faire allusion inutilement et surtout de façon erronée à des fourmis besogneuses qui n'ont que des instincts, mais pas de mythes.

Thanh H. VUONG

Politologue, Montréal

EUROPE

GOMBAC, BORIS. *Les zones franches en Europe*. Bruxelles, Éditions Émile Bruylant, 1991, 328 p.

Voici donc un ouvrage étonnant car vraisemblablement presque exhaustif sur un sujet dont on n'avait pratiquement jamais parlé sauf à l'évoquer parfois, le plus souvent de façon erronée: les zones franches dont notre vieille Europe se révèle